

Variétés *Leo* **FERRÉ**

La « révolution » pop est bien loin. Ferré est de nouveau seul sur la scène avec une cascade, un déluge de mots, avec une révolte sans tabou, une insolence courant en toute liberté, mordant à pleines dents, fustigeant les bassesses quotidiennes, s'assumant totalement et cachant toujours la profonde tendresse sous des masques grinçants.

Il l'a souvent dit : l'anarchie, c'est la solitude, le désespoir de la solitude. Mais ce n'est pas la solitude qui creuse les tombes, c'est la tristesse, l'ennui de vivre. Et la provocation, c'est pour Ferré une façon de céder à l'ennui.

Il y a deux, trois, quatre ans, il prenait la mesure des événements. Ça ne l'intéresse plus. Nous ne sommes plus des juifs allemands. Nous ne sommes

plus rien. L'imagination, on l'a enterrée de mémoire. Rien ne vaut la peine de rien. Il n'y a plus rien. Rien sauf la mort. Et l'amour, sa sœur jumelle. Et aussi les horreurs de la vieillesse, les souvenirs passés qui sont encore des blessures, une mélancolie obsessionnelle et les mots, les mots, les mots qu'on use comme une drogue.

La rencontre avec Léo Ferré dure plus de deux heures, trente chansons, certaines prenant l'allure d'un long monologue sur fond musical d'accompagnement, d'autres soutenues par une mélodie toujours aussi belle et généreuse. C'est un moment privilégié.

CLAUDE FLÉOUTER.

★ Olympia, 21 h. 30.

Le Monde
28 octobre 72